

Au plus fort là poche.

Ce vieux proverbe est menteur
Malgré son allure franche,
Ma femme, ma chère Blanche,
Me l'apprit pour mon malheur.

Ceci soit dit sans reproche,
Je ne la chagrine en rien,
Mais il est faux, je sais bien,
De dire : Au plus fort la poche.

A la fin d'Août, mon gousset
Avait joyeuse apparence,
Son embonpoint me plaisait ;
Hélas ! quelle différence !

Ce gousset que j'aimais tant,
On l'a pillé sans scrupule
Dans une nuit mon pécule
S'est enfui discrètement.

Ma femme, je vous l'avoue,
A vidé mon coffre-fort.
Pourtant je suis le plus fort,
Et c'est ainsi qu'on me joue.

Mais le bazar en profite
J'y souscris de tout mon cœur ;
Quand on dit " Pour Monseigneur ",
J'ouvre ma bourse bien vite.

Pour le bazar, charmants fripons
Prenez sans peur et sans reproche ;
Laissez dormir les vieux dictons
Dites : Aux plus fines la poche.

GUSTAVE. GUILDRY.

CHRONIQUE.

Le spectacle que nous avons sous les yeux, le soir que les sauvages de Caughnawaga sont venus au Bazar, était d'une étrangeté sans pareille. Au premier plan, sur le théâtre, un chef indien, revêtu de son costume d'apparat, prononçant avec volubilité et force gestes un discours en langue iroquoise ; près de lui, parmi les auditeurs, un prélat italien, un vieux prêtre français, des artistes, des chanteurs et une dizaine de sauvages tout emplumés ; puis, au bas de l'estrade, massé en foule compacte, un assemblage incohérent de toutes les nationalités, de toutes les conditions, de tous les âges ; toilettes élégantes, costumes de dames de charité, habits ecclésiastiques, chapeaux gibus, coiffes antiques, têtes blondes, têtes chauves, le tout dans un édifice d'apparence austère et de formes grandioses, mais dont les

piliers et les murailles sont tout couverts de drapeaux et de banderolles ; au fond, une salle à diner pleine de convives ; de chaque côté des débits de glaces, de liqueurs et de bonbons, et à l'entour, des boutiques et des étalages remplis de bibelots de toutes sortes. Peut-on s'imaginer tant de contrastes à la fois, voir une réunion de personnes et de choses aussi disparates ; et en regardant cette scène, ne pouvait-on pas se croire le jouet d'un de ces rêves fantastiques qui nous font voyager dans les régions de l'impossibilité et de l'in-vraisemblance ?

Nos sauvages ont chanté et dansé. Chant doux, plaintif et monotone, qu'il faut entendre au milieu de la solitude et du silence des forêts. Danses grotesques mais très-animées, et qui ont eu le privilège de faire rire aux éclats les gens les plus sérieux.

L'orchestre n'était pas compliqué : un tambour avec un instrument qui doit s'appeler *sakakoua* et dont le bruit imitait celui des castagnettes. Pas nécessaire d'avoir Lavigne ni Labelle pour diriger cela. Mais il fallait voir comme on se trémoussait sur cette musique !

*
* *

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Après l'affluence énorme et l'agitation de vendredi, la journée et la soirée de samedi ont été d'un calme désespérant. Mais il faut dire que le mauvais temps s'est mis de la partie, et qu'une pluie torrentielle s'est abattue sur la ville vers huit heures, c'est-à-dire au moment où la plupart des gens vont au bazar. Oh ! la belle pluie ! Nous en pouvons parler, l'ayant *attrappée* en route, depuis la première goutte jusqu'à la dernière inclusivement.

La qualité peut-elle compenser pour la quantité, en matière de bazar ? Cela dépend, sans doute, des circonstances. Mais enfin, à défaut de la foule ordinaire, nous pouvons dire que nous avons, ce soir-là, parmi nous, un ministre fédéral, qui a très-généreusement vidé sa bourse en visitant les différents départements. Le *Bazar* ne peut pas s'occuper de politique, sa constitution le lui défend ; mais il croit cependant pouvoir dire *merci* sans compromettre ni ses éditeurs, ni ses rédacteurs, ni ses imprimeurs, ni ses lecteurs, ni même ses porteurs.....s'il a des porteurs, ce dont nous doutons.

Et voici les raisons de ce doute, qui peut paraître extraordinaire. C'est qu'à chaque instant nous voyons arriver un abonné en détresse pour nous dire qu'il n'a pas reçu le *Bazar* depuis trois, six, dix jours ; qu'il lui manque tant et tant de numéros, etc., etc., etc. Irritation de l'abonné, embarras du rédacteur qui n'y comprend rien. Enfin, ces numéros ont-ils été envoyés, oui ou non ? Et s'ils ont été envoyés, qui les a reçus ? Nous finirons par croire qu'on nous a jeté un sort et qu'un génie malfaisant a juré notre perte. Nous serions tentés, dans notre découragement, de nous arracher les cheveux, mais nous nous arrêtons, en songeant que le bazar touche à sa fin, et que cela ne vaut pas la peine d'en venir à cette extrémité.